

Consigne : Réponds aux questions par une phrase.

Aide : Utilise les couleurs des questions et surligne dans le texte ce qui t'aide à répondre.

1) Rouge : Que décrit Joey quand il dit l 21 : "La désolation et la destruction était partout : pas une construction n'était intacte; pas un brin d'herbe ne poussait dans le sol éventré et ravagé. "

Il s'agit certainement d'un champ de bataille ou du no man's land.

2) Rouge : Pourquoi le cavalier Warren s'inquiète-t-il des barbelés à la ligne 50?

Le cavalier Warren s'inquiète des barbelés parce qu'ils risquent de blesser Joey et de ralentir leur progression.

3) Orange : Pourquoi cette bataille -ci est-elle également inégale?

Cette bataille est également inégale car les anglais se battent encore avec des chevaux et des sabres (bas de la page 77 en jaune) et les allemands utilisent des armes à feu. (Plusieurs indices surlignés en jaune le prouvent. De plus les allemands sont placés au sommet d'une colline, ce qui est une position avantageuse.

4) Orange : Pourquoi les hommes tombent -ils "à terre" ligne 61?

Ils ont certainement été touchés par un balle de mitrailleuse.

5) Orange : Pourquoi la terre entre-t-elle en "éruption" à la ligne 64?

Certainement qu'un obus vient d'exploser au sol.

6) Orange : Qu'elle est la nationalité des ennemis dans cette bataille? Ont-ils gagné?

Les ennemis sont les allemands, ils portent un casque à pointe (en rose dans le texte) . Oui, ils ont gagné, il ne reste rien de l'escadron de Joey.

## La deuxième bataille

4 Et puis, une nuit, par un froid perçant, au début du printemps, (nous avions le dos couvert de givre), les cavaliers arrivèrent au parc à chevaux à une heure exceptionnellement matinale. Avant l'aube, Un violent tir de barrage n'avait cessé de toute la nuit. Il y avait dans le camp une agitation et une excitation inédites. Il ne s'agissait pas d'un de ces exercices de routine que nous en étions venus à attendre. Les cavaliers longeaient les parcs à chevaux en tenue de campagne : deux cartouchières, masque, fusil, sabre. On nous sella et on nous fit sortir du camp en silence pour nous conduire à la route.

Dans la grisaille froide de la nuit, l'escadron rejoignit le régiment dans les restes d'un village en ruine peuplé seulement par les chats, et y attendit pendant une heure que la lueur pâle de l'aurore se glisse à l'horizon. Les canons vociféraient toujours leur courroux et le sol tremblait sous nos pas. Nous dépassâmes les hôpitaux de campagne et l'artillerie légère, franchîmes au trot les tranchées d'appui pour enfin avoir un aperçu du champ de bataille. La désolation et la destruction étaient partout : pas une construction n'était intacte ; pas un brin d'herbe ne poussait dans le sol éventré et ravagé. Autour de moi, les chants cessèrent et nous poursuivîmes dans un silence menaçant au-delà des tranchées bondées d'hommes, baïonnette au canon. Ils nous saluèrent d'acclamations clairesmées lorsque nous traversâmes les planches dans un grand bruit de sabots pour nous engager dans le désert du no man's land, dans le désert des barbelés, des trous d'obus et de l'horrible bric-à-brac de la guerre. Soudain, le canon cessa de tirer au-dessus de nos têtes. Nous étions au milieu des barbelés. Notre escadron se déploya en un large échelon irrégulier ; les trompettes sonnèrent ; je sentis les éperons me mordre les flancs et j'avançai à la hauteur de Tophorn lorsque nous prîmes le trot.

– Fais-moi honneur, Joey, dit le cavalier Warren, en tirant son sabre. Fais-moi honneur.

Dans le silence insolite du no man's land, on n'entendait que le cliquetis des harnais et les chevaux qui s'ébrouaient. Nous progressions avec précaution, en évitant les cratères et en conservant l'alignement tant bien que mal. Là-haut, devant nous, au sommet d'un coteau en pente douce, apparaissaient les restes saccagés d'un bois et, juste en dessous, un hideux réseau de barbelés en train de rouiller, qui s'étendait à perte de vue à l'horizon.

J'entendis le cavalier Warren murmurer entre ses dents :

50 – Les barbelés ! Mon Dieu, Joey ! Et eux qui nous disaient qu'il n'y aurait plus de barbelés ! Ils disaient que l'artillerie allait liquider les barbelés. Oh, mon Dieu !

Nous avions pris le petit galop, à présent : toujours pas trace de l'ennemi, pas un bruit. Courbés sur l'encolure de leurs chevaux, sabre pointé en avant, les cavaliers apostrophaient un ennemi invisible. Je rassemblai

mes énergies pour prendre le galop et rester à hauteur de Tophorn. Ce faisant, les premiers obus – terrifiants – tombèrent parmi nous et les mitrailleuses ouvrirent le feu. Le tumulte de la bataille commençait. Tout autour de moi, les hommes criaient, tombaient à terre ; les chevaux, en proie à la terreur, à la douleur, se cabraient et hurlaient. De chaque côté de moi, la terre entraînait en éruption, projetant chevaux et cavaliers littéralement en l'air. Les obus gémissaient et rugissaient au-dessus de nos têtes ; chaque explosion nous faisait l'effet d'un tremblement de terre. Mais inexorablement, au milieu de tout cela, l'escadron progressait au galop en direction des barbelés du sommet de la côte, et moi, j'y allais avec lui.

Sur mon dos, le cavalier Warren m'enserrait avec ses genoux dans une prise de fer. À un moment, je trébuchai et je le sentis perdre un de ses étriers. Je ralentis l'allure pour qu'il pût le retrouver. Tophorn était toujours devant moi, tête haute, sa queue fouettant en tous sens. Trouvant dans mes pattes une énergie nouvelle, je chargeai à sa suite. Seuls quelques chevaux atteignirent les barbelés ; parmi eux, Tophorn et moi. Il y avait bien quelques trous ouverts dans les barbelés par notre bombardement, en sorte que quelques-uns d'entre nous réussirent à se frayer un passage. Nous tombâmes enfin sur les tranchées ennemies : elles étaient désertes. Les tirs provenaient à présent de plus haut : du milieu des arbres ; aussi, l'escadron, ou ce qu'il

en restait, se regroupa et s'enfonça au galop dans le bois, pour se trouver seulement confronté à un réseau de barbelés dissimulé parmi les arbres. Certains chevaux vinrent se jeter dessus avant qu'on pût les arrêter. Ils y restèrent accrochés, tandis que leurs cavaliers essayaient fébrilement de les dépêtrer de là. Je vis un cavalier mettre pied à terre délibérément en voyant que son cheval s'y était pris, sortir son fusil et abattre sa monture avant de tomber mort lui-même sur les barbelés. Je vis tout de suite qu'il n'y avait pas moyen de passer au travers, que le seul moyen était de sauter par-dessus les barbelés et, quand Tophorn et le capitaine Stewart passèrent d'un bond à l'endroit le plus bas, je

les suivis et nous nous trouvâmes enfin au milieu de l'ennemi. Sorti de derrière chaque arbre et de toutes les tranchées environnantes, semblait-il, l'ennemi courait à la contre-attaque, coiffé du casque à pointe. Les soldats nous dépassèrent à toute allure, en nous ignorant, jusqu'au moment où nous nous retrouvâmes cernés par toute une compagnie dont les hommes pointaient sur nous leurs fusils.

La déflagration des obus, le crachement de la fusillade avaient brusquement cessé. Je cherchai des yeux autour de moi le reste de l'escadron, pour découvrir que nous étions seuls. Derrière nous, les chevaux sans cavalier – tout ce qu'il restait d'un fier escadron – s'en retournaient au galop vers nos tranchées. Le versant de la colline, en dessous de nous, était jonché de morts et de mourants.